

à Monsieur Edmond Pottier  
Bien cordialement

ÉDOUARD FOURDRIGNIER

Fourdrignier

# LES ETAPES DE LA CÉRAMIQUE DANS L'ANTIQUITÉ

Chronologie Céramique.

Vases Susiens. — Poterie dolmenique.

Anciens procédés de fabrication.

Extrait des *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris.*

(Séance du 16 Février 1905.)

T.P.O.25



PARIS-VI°

15, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 15

1905



157828

## CHRONOLOGIE CÉRAMIQUE

Vases Susiens. — Poterie dolmenique. — Anciens procédés de fabrication

La céramique a pris une place tellement importante dans les recherches archéologiques, que désormais, dans nos découvertes, nous avons à en tenir compte et que le moindre tesson de vase n'est plus à négliger.

Bien que son rôle comme auxiliaire ne fut pas méconnu, par suite de considérations historiques mal interprétées, longtemps on fut attardé par une chronologie erronée des vases de la période classique. C'est même, comme conséquences fâcheuses, cette erreur de date qui retenait la confiance et divisait historiens et archéologues.

En effet, tandis que les uns, se basant sur des mobiliers, des restes d'industrie, proposaient une date, d'autres, s'appuyant sur les textes, en présentaient une autre. Les synchronismes que l'on tentait ne concordant pas, le doute persistait, on ne pouvait s'entendre. Il fallut les grandes explorations qui se sont poursuivies ces dernières années dans diverses contrées de l'Ancien Monde classique, pour avoir des révélations capitales et mettre tout le monde d'accord.

Or ces faits nouveaux, aussi positifs qu'inattendus, sont dus en majeure partie à la céramique : des fragments de vases ont tout expliqué. Ces faits nouveaux sont tels, qu'ils modifient d'une façon profonde ce qui, il y a quelques années, paraissait soutenable alors en chronologie comme en origine.

L'importance de la céramique étant bien démontrée maintenant pour l'Ancien Monde classique, il ne peut en être autrement pour les civilisations qui lui sont en dehors.

Si la plupart de nos poteries n'ont qu'un intérêt artistique bien relatif et que, trop souvent recueillies en fragments, tout imprégnées de terre, leurs quelques ornements et même leur forme soient peu reconnaissables, malgré cette apparente grossièreté nous n'avons pas à les dédaigner. Ce n'est pas seulement pour nous la preuve d'une industrie lointaine : mais bien des témoins contemporains d'*Innomés* dans l'Histoire dont ils détiennent tout au moins la tradition. Un jour peut-être, si nous savons les interroger, fidèlement il nous répondront.

### I

La fabrication de la poterie est une des industries les plus lointaines de l'humanité puisque, bien avant la connaissance des métaux, du fer,

du bronze elle fut d'un usage courant pendant toute la période néolithique.

Quelques observations, encore isolées il est vrai, tendent à faire remonter cette industrie tout au moins à la fin du quaternaire. Ainsi M. Ed. Piette dit avoir « recueilli de très rares et très petits fragments de poterie grossière et mal cuite » à l'intérieur de la grotte du Mas-d'Azil <sup>1</sup>. Plusieurs archéologues belges affirmaient même récemment, du moins pour leur région, que des débris de poterie s'étaient rencontrés associés avec de l'industrie paléolithique <sup>2</sup>.

L'intérêt qui réside surtout pour nous dans la poterie : c'est que comme toutes les autres industries, elle a subi l'influence des milieux et des époques. La céramique en est comme un reflet annexe : elle aussi s'y est particularisée, suivant cette loi d'unité dans l'œuvre humaine où, par les mêmes phases, à leurs débuts toutes les populations ont passé. Tellement, que si nous rapprochons nos plus anciennes poteries de celles bien plus récentes du Pérou, du Mexique, du continent Africain, nous y reconnaissons une identité qui nous surprend dans les formes, dans les ornements, dans une technique commune.

Peut-être même, qu'encore aujourd'hui, par de là quelques îles perdues de l'Océanie, quelques sauvages façonnent de ces mêmes vases, les incisent et les décorent de traits, de chevrons tout aussi naïfs.

## II

A son origine, la céramique n'eut d'autre but que d'être utilitaire, comme pour la conservation des graines, des liquides, la cuisson des aliments. La surface molle de l'argile, qui reçoit si facilement les empreintes, dut bien vite tenter pour y faire quelques traits, quelques enjolivures brisant la monotonie; peut-être même quelques marques indiquant leur contenu ou leur usage.

Si ces dessins naïfs tout d'abord n'eurent aucune intention, aucune pensée artistique, c'est pourtant avec eux qu'a pris naissance cet art décoratif

<sup>1</sup> ED. PIETTE. — *Etude VI. Notions complémentaires sur l'Asylien*. Extrait de *l'Anthropologie*. — Tome XIV, 1903, page 350.

<sup>2</sup> Au Congrès de la *Fédération archéologique et historique de Belgique* qui eut lieu l'an dernier à Mons, une des questions avait été réservée pour la poterie quaternaire. Dans la séance du 31 juillet 1904, M. Rutot a cité des débris de poterie extrêmement rougeâtre, à intérieur grisâtre, recueillis avec des ossements humains et de l'industrie paléolithique. Cette céramique a bien été cuite au feu et aurait été faite avec le *limon mesvinien* : ce qui serait bien la preuve certaine d'une fabrication quaternaire puisque ce *limon mesvinien*, par suite de faits géologiques, avait disparu avant l'époque néolithique. — M. le D' Jacques a signalé également de cette poterie rougeâtre trouvée près de Mons dans la Carrière Helin nettement caractérisée. — M. Houzeau à son tour fait connaître, qu'il possède même un vase complet provenant de cette station. — M. Hublard et d'autres membres du Congrès ont pris part à cette discussion, tous admettent la connaissance du feu au quaternaire et l'usage de la poterie.

céramique ayant produit ces véritables chefs-d'œuvre qui font notre admiration. Jamais cependant, dans toute l'antiquité, le but utilitaire n'a été perdu de vue. Le vase ayant seulement une affectation purement décorative, telle que nous la comprenons aujourd'hui, est une conception relativement récente. Dans l'intérieur des habitations ce que l'on recherchait surtout : c'était le décor mural, puis l'espace et la facilité pour se rassembler, se mouvoir, vaquer à ses occupations librement, sans être encombré de tout ce meublant moderne devenu pour nous une nécessité.

Pendant l'antiquité les salles étaient presque vides, tout comme encore en Orient : quelques tapis, quelques sièges et c'était tout. Les jours de réceptions, on allait chercher dans d'autres chambres servant de magasins ce dont on avait besoin. C'est ce qui explique les dispositions intérieures des palais explorés en Crète, en Argolide, en Chaldée, en Egypte <sup>1</sup>.

Pendant toute la belle époque des vases grecs qui comportent les scènes les plus diverses, pour tous, toujours on a songé à une destination utilitaire : l'œnochoé réservée pour le vin, l'hydrie pour l'eau, l'aryballe pour l'huile des athlètes, les amphores pour la conservation des liquides, leur exportation ou même pour contenir les huiles données en prix, comme dans les fêtes panathénaïques. Si sur la stèle des tombeaux on retrouve des vases, c'était pour y placer les offrandes des morts; ou, comme en Egypte les canopes, y conserver les viscères des momies.

Si, nous éloignant de l'antiquité classique, nous nous reportons dans notre Europe occidentale, toujours nous retrouvons dans les sépultures ce but utilitaire évident. Dans les inhumations, beaucoup en effet de ces poteries conservent des ossements d'animaux, reliefs de repas funéraires symboliques disposés pour les morts.

### III

Il faut encore retenir qu'en archéologie et surtout pour la céramique, quand elle touche à l'art, ce n'est pas seulement l'histoire de la forme, des ornements que nous avons à y étudier, mais bien celle plus élevée, l'Histoire des Idées. Chaque époque, chaque contrée, chaque milieu laissent toujours son empreinte.

Ainsi, considérons ces gravures, ces peintures des grottes de la Dordogne, ces dessins incisés sur ossements, sans doute qu'il faut admettre là un spontané. Mais, quelque soit le sentiment naturel et artistique de ces chasseurs de rennes, ce troublant réalisme, une unité de manière aussi étonnante n'ont pu s'acquérir sans préparation : nous ne pouvons que préjuger comment ils y sont arrivés.

On possède quelques pièces paraissant des études qui prouvent que depuis longtemps déjà ce spontané était certainement aidé et entraîné.

---

<sup>1</sup> *Cours de l'École du Louvre*, leçon du 23 février 1905 professée par M. ED. POTTIER à propos des palais de Knossos.

Nous connaissons en effet dans la collection de notre si estimable collègue, M. Ed. Piette, une gravure sur pierre provenant de Gourdan, puis une autre gravure sur os provenant de Lorthet où l'on remarque des figures d'animaux superposées. Ces dessins enchevêtrés font songer à un papier buvard avec lequel on aurait épongé successivement plusieurs dessins à l'encre <sup>1</sup>.

Nous nous sommes expliqué ces superpositions en supposant que ces plaques, enduits d'une matière adhérente, servaient à silhouetter des ébauches que l'on incisait ensuite profondément jusqu'à entamer la surface dure, quand on était satisfait de l'esquisse. Après, on égalisait à nouveau la surface de matière adhérente quand on voulait faire une nouvelle épreuve. Peut-être même, était-ce une manière d'apprendre à inciser à la pointe sur matière dure, en s'exerçant à suivre un dessin dont les contours étaient amorcés.

Quoiqu'il en soit, ce serait peut-être là une preuve que toutes ces gravures n'étaient pas obtenues seulement grâce à une facilité artistique de race, mais plutôt par l'enseignement d'une école, par un apprentissage donnant l'habileté.

Dans cet art si longtemps ignoré, on a voulu voir des rapports entre notre art réaliste moderne. Également à propos d'une petite tête en os sculpté provenant de Menton, à cause de son genre de coiffure, on a songé aussi à une pensée égyptisante <sup>2</sup>. Il en a été de même pour cet art mycénien tout aussi réaliste. Serait-ce donc parce que l'on voit quelques ressemblances qu'il y aurait à croire à une unité? Il y a là comme un mirage où il y aurait crainte de trop s'arrêter.

Comme le disait si justement avec son autorité M. Edmond Pottier <sup>3</sup>: « S'il « ya une solidarité qui unit le passé au présent et que constamment nous la « retrouvons, il est intéressant de bien en voir leurs origines. En art, pas de « progrès, mais comme le disait Renan : il n'y a que des flux et reflux. « C'est un éternel recommencement. Nous appelons art nouveau ce qui « était connu il y a plus de 4 000 ans : ce ne sont que des formules de « décorations retrouvées. Il y a des recommencements, ce qui prouve « l'unité de l'esprit humain... Avant de conclure il faut songer que l'art « est un langage, les moyens graphiques ne sont pas illimités : ils se « retrouvent à toutes les époques. »

Il y a en effet, dans l'esprit humain, une unité trop constante pour ne pas s'y arrêter. Elle est d'autant plus palpable et saisissante à l'origine,

<sup>1</sup> ED. PIETTE. — *Classification des sédiments formés dans les cavernes pendant l'âge du renne*, 1<sup>er</sup> art. Extrait de l'*Anthropologie*. Tome XV, 1904, page 467 fig. 60 avec chamois et équidés; page 471 fig. 64 avec cerfs et équidés.

<sup>2</sup> ED. PIETTE. — *Gravure du Mas d'Azil et statuettes de Menton*. Extr. des Bul. et Mém. de la Soc. d'Anth. 1902 fig. 3. — SALOMON REINACH. — *Cours du Louvre*, leçon du 17 fév. 1905.

<sup>3</sup> ECOLE DU LOUVRE. — EDMOND POTTIER. — Leçons du 12 janvier 1903 sur les fouilles crétoises.

aux débuts d'une industrie, d'un art, que ce sont généralement les mêmes moyens qui sont à la disposition.

A part la différence des climats, des matières ouvrables plus ou moins faciles, quand des précédents et les influences font défaut, dans les résultats il y a toujours une grande analogie de main d'œuvre. Mais s'il y a à accepter ce spontané qui, un peu partout est à l'état sporadique, s'il est à songer à cette loi d'unité dans l'œuvre humaine, il y a également à considérer qu'elle évolue pourtant mitigée par cette autre loi des flux et reflux. D'où il résulte, qu'une œuvre, ayant des apparences semblables à une autre, a pu être conçue avec une toute autre direction et qu'alors : c'est l'Histoire des Idées dont il faut surtout tenir compte.

C'est surtout pour la céramographie qu'il y a lieu de ne pas perdre de vue ces influences.

Quand on attribuait encore à la céramique qu'une importance relative, on ne voyait que peu d'intérêt à étudier l'ensemble des régions par rapport à une autre. C'est ce qui existait surtout, pour cette vaste région de l'Europe centrale et occidentale, en dehors des régions classiques. On ne soupçonnait pas qu'un vase grec, une coupe étrusque d'un art autrement avancé puissent être de quelque utilité pour toute cette poterie relativement grossière.

Pourtant il était rationnel d'admettre, qu'un lécythe attique, qu'une hydrie de Corinthe, qu'une amphore campanienne, durent passer par bien des phases avant de posséder des formes si heureuses, des peintures si remarquables et enfin d'atteindre une telle perfection. On proposait bien, comme ancêtre, cet art déjà si avancé du mycénien, mais il laissait pressentir une technique, des procédés fort différents et même, déjà d'ailleurs, lui-même était considéré comme la fin d'une époque très longue déjà en décadence.

Pour arriver à nos origines il fallait aller plus loin, car nous avons besoin de connaître d'autres commencements moins compliqués ; quand on ignorait encore la manière d'épurer les terres, l'emploi du tour, la cuisson au four, le moyen de fixer les couleurs par le feu.

Ce sont les découvertes, les travaux faits depuis plusieurs années dans diverses contrées de l'ancien monde classique qui, par les faits nouveaux qu'ils ont révélés permettent aujourd'hui de mieux nous rendre compte de la situation. Avec les modifications qui sont résultées pour la chronologie des vases, nous pouvons maintenant tenter certains synchronismes ayant trait à la céramique de notre Occident. L'intérêt de ces observations est assez considérable, pour arrêter notre attention.

#### IV

Ce furent les fouilles pratiquées de 1885 à 1889 à l'acropole d'Athènes qui suscitèrent les premières modifications dans la chronologie des vases. On constata, que sous les ruines de l'ancienne ville brûlée et dé-

truite en 480 par Xercès, dans les décombres antérieurs à ce désastre, on rencontra de très nombreux fragments de vases peints, à figures rouges sur fond noir et que ces découvertes étaient faites dans un sol où le terrain avait été nivelé au temps de Phidias, pour reconstruire à nouveau.

On avait donc là une preuve décisive, que la fabrication de ces vases à figures rouges était bien antérieure à 480. Or jusque là, on admettait que ces vases n'avaient commencé que vers environ 250 : il y avait donc une différence de plus de deux siècles.

De ce fait, toute la chronologie des vases grecs fut entièrement modifiée et les séries plus archaïques qui étaient rationnellement établies furent descendues à leur tour. Comme on le pense, ces changements ne furent acceptés qu'après bien des controverses.

Ce furent justement ces graves discussions qui confirmèrent encore la réalité des faits ; car, en rentrant dans les détails, ce premier résultat fut pour ainsi dire dépassé. En voici une preuve assez curieuse.

En étudiant une hydrie à figures rouges trouvée à Rhodes, conservée au Musée de Constantinople <sup>1</sup>, M. Salomon Reinach fit observer que la ville de Rhodes ayant été fondée en 408 et le commerce d'Athènes ruiné en 404, ce vase de fabrication attique devait être placé entre ces deux dates extrêmes et que l'artiste céramiste qui l'avait signé /avait nécessairement vécu en 250. /n'

A ce propos, A. S. Murray, conservateur au Musée Britannique, mort récemment, avait déjà signalé antérieurement un vase du Musée de Madrid signé ΑΝΔΟΚΙΔΗΣ vivant au commencement du v<sup>e</sup> siècle, artiste qui avait pratiqué les deux manières de peindre les vases : la première avec figures noires sur fond rouge et la suivante avec figures rouges sur fond noir. Or, plusieurs de ses œuvres possèdent ces deux manières <sup>2</sup>.

Dans la plus ancienne, celle des vases à figures noires sur fond rouge, les contours des dessins sont incisés à la pointe et les traits ressortent en clair selon la couleur de l'argile avivée. Pour les vases à figures rouges sur fond noir, les détails intérieurs sont faits au pinceau à la couleur noire. Cette seconde manière, aurait été justement inventée par le céramiste cité plus haut, *Andokidès*, qui, pour obtenir ces traits si déliés se servait d'une petite plume tirée sous les ailes de la bécasse et aussi d'autres oiseaux aquatiques. Cette petite plume porte le nom de *plume des Peintres*, *penna dei pittori* <sup>3</sup>. Elle est bien connue par les miniaturistes qui, il y a quelques années, en faisaient encore usage.

<sup>1</sup> SALOMON REINACH. — *La naissance de Ploutos sur un vase découvert à Rhodes*, 1900, article de la *Rev. Arch.*

<sup>2</sup> A. S. MURRAY. — *A guide to the dep. of greek and roman antiquities in the British Museum*, 1899, p. 158. — Voir encore P. VON BIEUKOWSKI. — *Zwei attische Amphoren in Madrid*, 1902.

<sup>3</sup> P. HARTWIG. — *Die anwendung der Federfahne bei den griechischen Vasenmalern*; *Jahrbuch, Arch. Inst.* XIV, 1899, p. 147-167, pl. IV. — ED. POTTIER. — *Grèce et Japon*: Jour. des B.-A., 1890, II, p. 412.

On voit combien ces discussions ont été profitables pour faire connaître l'origine de divers procédés oubliés, et surtout, pour établir une chronologie équitable à la céramique.

On se souvient alors, que dans plusieurs grandes sépultures découvertes dans les pays rhénans et dans la région champenoise, quelques vases de facture italo-grecque y avaient été signalés. Mais alors, sous la foi de céramographes très écoutés, comme on acceptait pour ces vases à figures rouges sur fond noir leur apparition seulement à partir de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle, bien que l'on soit conduit par d'autres considérations à attribuer à ces mobiliers une date plus antérieure, entre autres dans les sépultures marniennes par la négation des monnaies, par la présence réitérée de vases de bronze, d'œnochoès de style, dit étrusque, du VI<sup>e</sup> siècle, malgré ces indications assez contradictoires, on passa outre. On admit que ces sépultures, comme à Rodenbach, à Courcelles-en-Montagne, puis comme pour celle de Somme-Bionne<sup>1</sup> ne pouvaient être descendues au plus, que vers 250<sup>2</sup>.

Les fouilles de l'Acropole d'Athènes amenèrent la conciliation, par l'évidence du fait nouveau qui se révéla et mit tout le monde d'accord.

Il en est résulté que pour les grandes sépultures de l'époque marnienne, où des vases grecs à figures rouges y ont été découverts, nous avons une date précise bien déterminée, le commencement du V<sup>e</sup> siècle.

Un autre fait nouveau qui, il est vrai, ne se rattache qu'assez indirectement à la céramographie, est encore dû à des fouilles très méthodiques et n'est la suite que des observations auxquelles elles ont donné lieu. Ce sont les fouilles d'Olympie faites par l'École Allemande de 1874 à 1880<sup>3</sup>. Elles révélèrent la présence de trépieds en bronze identiques à ceux trouvés à Hallstatt, puis à celui bien connu de la Haute-Bourgogne trouvé en 1832 dans le tumulus de Sainte-Colombe près de Châtillon-sur-Seine<sup>4</sup>.

Ces trépieds d'Olympie étant positivement datés du VI<sup>e</sup> siècle, il était difficile de les reporter au pillage du temple de Delphes de 279, ni même à la bataille de l'Allia de 390. Ils étaient donc contemporains des sistes à cordons et d'autres parties mobilières de ces sépultures.

<sup>1</sup> LÉON MOREL. — *Album des Cimetières de la Marne*, 1<sup>er</sup> livre, 1876. — H. MAZARD. — *La Céramique du Musée de Saint-Germain*, 1875. — A. BERTRAND. — *Archéologie celtique et gauloise*, 2<sup>e</sup> éd., 1869. — J. DECHELETTE. — *Le Hradischt de Stradonic en Bohême et les fouilles de Bibracte*, 1901.

<sup>2</sup> ED. FOURDRIGNIER. — *L'âge du fer Hallstatt — Le Marnien — La Tène*, Conférence-promenade au Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain, Paris, 1904, 1 pl., 18 fig. — *Double sépulture gauloise de la Gorge-Meillet*, 1878.

<sup>3</sup> SALOMON REINACH. — *Le mirage oriental*, 1896. — *Cours de l'École du Louvre*, 1903-1904.

<sup>4</sup> EDOUARD FLONEST. — *Notes pour servir à l'étude de la haute antiquité en Bourgogne*, 4<sup>e</sup> fasc. *Les Tumulus des Mousselots*, 1876.

Là encore, avec cette concordance, certains vases purent à leur tour être mieux datés : leur chronologie nous servira bientôt à d'autres identifications.

## V

Une nouvelle impulsion fut encore donnée par les découvertes récentes faites dans l'île de Crète, à Knossos, sur l'ancien emplacement attribué au palais du roi Minos, le Labyrinthe homérique. Il faut également dire que d'autres travaux de la même importance avaient précédé ces fouilles de Crète et ont été poursuivis aussi, presque en même temps, dans l'île de Crète, dans les îles de l'Archipel, puis sur le continent, dans l'Argolide, la Béotie, en Asie-Mineure où les recherches si heureuses commencées par le Dr Schliemann furent reprises avec de nouveaux succès<sup>1</sup>.

Des savants éminents des écoles anglaise, allemande, grecque, italienne et française s'y sont mis avec ardeur, tous ont rivalisé pour éclairer ces graves questions : mais c'est surtout aux belles recherches de M. Arthur Evans, faites à Knossos, que nous devons les plus magnifiques résultats.

Depuis 1900 et encore ces derniers temps, toute une bibliographie comprenant de nombreux mémoires, des rapports et des articles variés a paru sur ces émouvantes découvertes. Parmi les savants français qui se sont surtout intéressés à la *question crétoise* nous devons citer MM. Ed. Pottier, et S. Reinach, professeurs à l'École du Louvre puis M. René Dussaud, un de nos savants collègues qui, dans leurs cours et par leurs publications, veulent bien nous tenir au courant de ces travaux, la plupart faits à l'étranger. Toutes ces révélations y sont présentées avec un tel attrait qu'elles sont palpitantes d'intérêt<sup>2</sup>.

C'est qu'en effet, comme par un bond prodigieux dans l'obscurité séculaire, de cette époque homérique où timidement, vers le xv<sup>e</sup> siècle, on cantonnait le mycénien, on a pu reculer à plus de 2.000 ans en arrière, une longue période historique méconnue, éclairée maintenant par des témoignages contemporains de Pharaons d'Égypte de la xii<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> Dynastie.

Et ce n'est pas tout. Sous ces couches maintenant historiques, d'autres plus profondes ont été atteintes venant se relier entre elles, au delà de

<sup>1</sup> DOERPFELD. — *Troja und Ilion*, 1903.

<sup>2</sup> EDMOND POTTIER. — Voir *Revue de Paris* et *Revue de l'Art ancien et moderne*, 1902. — Conférence du 4 juillet 1901 à la *Société pour l'Encouragement des Études grecques*. — Cours de l'École du Louvre, 1903-1904.

SALOMON REINACH. — Voir ses articles dans l'*Anthropologie*, 1902-1903-1904. — *École du Louvre*, Leçon professée le 12 juin 1903. — *La Crète avant l'Histoire*, 1902-1904. — *La déesse aux serpents au palais de Knosse (Crète)*. *Gaz. des Beaux-Arts*, juillet 1904, p. 13 à 23.

RENÉ DUSSAUD. — *La Civilisation mycénienne et les récentes découvertes en Crète*, conférences faites à l'École d'Anthropologie en novembre et décembre 1904. Voir articles *Questions mycéniennes* dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1904. — *Revue de l'Anthropologie* : *La Troie homérique*, fév. 1905.

l'aurore des métaux, par une époque néolithique où bientôt, une curieuse céramique nous renseignera pour nous guider encore plus avant.

C'est sur l'ensemble de tous ces faits nouveaux que nous aurions besoin de nous arrêter, pour à notre tour, tenter quelques rapprochements, quelques synchronismes avec cette céramique compliquée de l'antiquité classique et nos poteries bien plus modestes de l'Europe Occidentale.

Bien que ces diverses civilisations paraissent très en dehors les unes des autres, avec les éléments de cette chronologie nouvelle il pourrait se faire que nous y trouvions aussi un intérêt nouveau.

## VI

Depuis déjà longtemps différentes recherches avaient été faites en Crète, parce que l'on considérait cette île, comme ayant été le foyer d'une civilisation très ancienne. Ce sont les fouilles de M. Arthur Evans, commencées à Knossos, sur l'emplacement d'un ancien palais attribué au roi Minos qui, par des révélations capitales pour l'Histoire et l'Archéologie, ont confirmé ces présomptions.

Poursuivies avec fruit, l'ensemble de ces découvertes de Knossos est comme le résumé de toutes celles qui ont été faites.

Voici, d'après M. Arthur Evans, une coupe qui en présente la stratification <sup>1</sup>.

A partir de la surface, couche d'environ 80 centimètres avec industrie mycénienne :

Dessous couche de près de 3 mètres où il y avait deux palais superposés. Celui du dessus, le plus récent (late palace), compris dans environ 20 centimètres serait celui du roi Minos. Celui du dessous, le plus ancien (early palace) avait une épaisseur de 60 centimètres. C'est dans cette couche que se trouvait cette industrie crétoise ignorée du *minoën* et du *précrétois*.

Enfin, sous ces palais, une dernière couche de 7 à 8 mètres reposant sur le sol vierge, avec industrie néolithique, silex, obsidienne et poterie primitive.

Ces différents étages ne sont pas superposés directement, car ils sont espacés par des couches plus ou moins épaisses d'humus, de terres battues qui dénotent que l'occupation n'a pas été constante et qu'il y a même eu, après quelques désastres, un abandon du sol, peut-être pendant plusieurs siècles.

Ainsi il est acquis, qu'après la couche du mycénien crétois, l'abandon a été définitif et ce, depuis le <sup>xii</sup>e siècle. Pendant le mycénien, après la

<sup>1</sup> ARTHUR EVANS. — *The neolithic settlement at Knossos (Man)* 1902. — *The palace of Knossos*. Reprinted from the annual of the *British School at Athens* n° VIII 1901-1902-1903. — *Cours de l'École du Louvre*. ED. POTTIER, leçon du 12 janvier 1905 sur les fouilles de Crète.

destruction du palais de Mios, les ruines ont été visitées pour y reprendre ce que l'on pouvait utiliser. Ce palais n'aurait été lui-même construit sur le précédent que longtemps après. Entre ce premier palais précrétois et l'époque néolithique il y avait eu déjà un long espace de temps qui s'était écoulé. Tous ces faits semblent démontrer qu'à Knossos, il s'est passé de très graves événements politiques, des luttes de peuples, de races dont nous ne pouvons que seulement préjuger. Le XII<sup>e</sup> siècle correspond avec l'invasion doriennne.

D'autre part, ce qui a été constaté à Knossos s'est également passé sur plusieurs autres points de la Crète, à Phaitos, à Karamès, à Zakro. Cette civilisation crétoise se retrouve aussi dans d'autres îles de l'archipel, puis à Rhodes et jusqu'en Chypre, où il y a eu des importations crétoises, qui certainement sont antérieures au commerce maritime des Phéniciens <sup>1</sup>.

Après les observations suscitées par ces découvertes, la chronologie qui était admise a dû subir des modifications importantes. Il en a été de même pour la classification des vases et des poteries.

Ce n'est pas seulement en Crète que l'on a trouvé le néolithique, mais aussi sur plusieurs points de l'archipel, à Théra dans l'île Santorin, à Phylakopi dans l'île de Milo où l'obsidienne y a été exploitée. Schliemann en a retrouvé à Hisarlik puis d'autres en Mésopotamie, en Susiane, enfin MM. J. de Morgan, Amelineau et Flinders Petrie ont reconnu tout un âge de la pierre à l'époque de l'Égypte préhistorique.

Fait déjà à retenir, c'est que la plupart de ces auteurs sont d'accord pour comprendre ce néolithique entre 7 à 8.000 et 3.000 ans, sauf en Égypte, où cet étage serait à descendre, peut-être de 2.000 ans. Mais en plus, c'est que si l'on compare, pour chacune de ces contrées, les stratifications des époques qui se sont superposées, on remarque que l'épaisseur de la couche totale, à partir de 3.000, est généralement trois fois, quatre fois moins profonde que celle qui concerne l'âge de la pierre. Ce qui viendrait bien indiquer la longue durée de cette période, d'autant plus qu'il y a à songer, qu'aux époques primitives, les constructions en pierre ne semblent pas avoir été en usage, et qu'alors les matériaux des temps plus récents ont dû fournir, comme remblais, des épaisseurs autrement considérables.

Cette première industrie de la pierre paraît assez uniforme dans tous ces centres, à part quelques variantes régionales pour la matière : silex, haches en serpentine, en hématite, des lames d'obsidienne.

Quant à la poterie elle est faite avec une terre mal épurée mélangée intentionnellement de petites pierres. Le tour n'est pas encore connu. La forme générale est celle du vase ouvert sans pied : des bols, des tasses avec seulement quelques ornements linéaires incisés ou encore des dépressions digitales. La cuisson est fort irrégulière.

---

<sup>1</sup> Il y aurait donc à faire maintenant des réserves sur la thèse si attrayante de M. VICTOR BERARD. *Les Phéniciens et l'Odyssee*, 1902.

En Crète et dans l'Archipel <sup>1</sup> on retrouve cette poterie fumigée d'un noir mat qui, à ne pas douter, est comme le précurseur du *bucchero*. Or, dans l'Europe centrale et occidentale, aussi bien sur tout le littoral océanique, depuis le Portugal <sup>2</sup> jusqu'en Bretagne, dans les Charentes comme en Hongrie, en Bohême, en Ukraine, ce type céramique à incisions profondes y est bien connu : mais il est plus récent et va jusqu'à l'âge du fer.

Il semblerait donc acquis, qu'entre 8.000 et 3.000, tout au moins dans les régions de l'ancien monde classique, il y a eu une civilisation néolithique universelle et presque identique.

C'est seulement à l'apparition des métaux que commence la diversité dans les produits et, peut-être, la diffusion ethnique.

## VII

C'est entre le néolithique et le mycénien, c'est-à-dire entre 3.000 et 1.500, que se place la période crétoise, divisée en *précrétois* et *minoën*.

Le *précrétois* ou *l'égéen* s'étage entre 3.000 et 2.000. Il est caractérisé par une céramique monochrome et polychrome ayant des blancs, des rouges, des pourpres qui sont peints sur engobe noir. Le type fumigé est maintenant supérieur : c'est le *bucchero nero* dont on avait attribué l'invention aux Etrusques du VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècle. La terre est assez soignée : mais dans la tranche des cassures on remarque encore au centre, une zone plus sombre que l'argile clair qui persiste là, comme souvenir de cette ancienne technique qui demandait un lit de petits graviers entre les deux épaisseurs de terre. L'usage du tour est connu : mais les formes restent simples. Le *cornet* apparaît.

Le dessin est encore géométrique : mais déjà on trouve la plante, le coquillage. Puis la couleur noire sans être encore brillante, est maintenant d'un mat supérieur.

Une date a pu être précisée par la découverte dans le premier palais de Knossos, d'une statue en diorite avec une inscription égyptienne de la XIII<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> Dynastie. Puis en Egypte, à Kahoun, M. Flinders Petrie a retrouvé aussi des vases précrétois dans un milieu également de la XII<sup>e</sup> Dynastie, de par conséquent environ vers 2500 <sup>3</sup>.

On désigne aussi ce précrétois par *poterie de Kamarès*, grotte près du Mont Ida de Crète, où ce type archaïque polychrome s'est surtout localisé <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> DUNCAN MACKENSIE. — *The pottery of Knossos* 1903. — BOSANQUET dans *Man. Les excavations de Phylakopi* 1904.

<sup>2</sup> EM. CARTHAILLAC. — *Âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, 1886 page 279 fig. 401, 402, 403. — Voir pour les Charentes G. CHAUVET, puis J. DECHELETTE pour la céramique de l'Europe Centrale.

<sup>3</sup> FLINDERS PETRIE. — *The Egypt exploration found, Illahun, Kohun and Gurob* 1892. — E. TORR puis CECIL SMITH dans *classical Review* 1892.

<sup>4</sup> HOGARTH et WELCH — *Primitive painted pottery in Crète* 1901. — *Pottery of Zahro* dans *Man* 1903.

Nous arrivons maintenant au *Minoen*, ainsi nommé parce que l'industrie qui le caractérise se trouvait dans le palais plus récent attribué au roi Minos. Cette construction est beaucoup plus importante que la précédente, l'agencement intérieur des chambres plus compliqué : c'est là que l'on croit reconnaître l'ancien Labyrinthe.

Nous avons bien ici le précurseur du Mycénien. Le vase polychrome ne se rencontre plus : mais nous trouvons un type monochrome supérieur avec un beau lustre dont la terre est mieux soignée.

Nous remarquons de grandes jarres à provision, le pithos, supportant comme décor des reliefs imitant des cordages et de la sparterie. Au lieu d'incisés, nous avons une peinture à dessins géométriques où les plantes, les animaux marins sont stylisés comme le lys, le poulpe, le buccin. La forme des vases est presque celle que nous retrouverons au Mycénien : mais si l'amphore à trois anses est déjà une imitation de vases métalliques, le vase à étrier ne se révèle pas encore.

. . .

Le vase caractéristique du Minoen : c'est le type *cornet*, le *κερας* des Grecs. Une peinture retrouvée sur un mur du palais de Minos représente, presque grandeur naturelle, un jeune homme à la taille cambrée qui porte un de ces cornets. Cette forme de vase nous était déjà connue par les fresques de Rekhmara, à Thèbes, où l'on voit des envoyés du pays de Kefti, vêtus à la mycénienne, qui apportent des tributs à Thoutmès III, un des derniers rois de la xviii<sup>e</sup> Dynastie.

Dans ce même palais, on a aussi recueilli le couvert d'un vase en albâtre portant le cartouche d'un roi Hyksos, du nom de Khiani, de la xvii<sup>e</sup> Dynastie que l'on date du xix<sup>e</sup> siècle avant notre ère. C'est sous ces observations que l'on a placé le *Minoen*, ce crétois précédant le mycénien, entre 2.000 et 1.500 <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Il y aurait à faire cependant certaines réserves pour ces synchronismes : car pour l'Égypte, ces dates ne sont pas absolues. Les chronologies proposées par Böeckh, par Lepsius, puis par Mariette, ne sont pas toujours d'accord. M. Maspero qui reste dans une prudente réserve, ne compte que par Dynasties et règnes de rois. D'après un article de M. Ed. Meyer de Berlin (*Ägyptische Chronologie* 1904) toutes ces dates seraient à revoir et à rajeunir : ce qui modifierait alors la chronologie crétoise puisqu'elle se base surtout sur la xiii<sup>e</sup> Dynastie qui descendrait de 2.500 à 2.000. Les dynasties des Rois Pasteurs, les Hyksos, seraient comprises en 1680 et 1580. Ces écarts, comme on le voit, sont assez sensibles ; mais la question est trop délicate pour pouvoir dès maintenant prendre fait et cause pour l'un des partis, c'est pourquoi nous acceptons encore, pour la chronologie, les indications précédentes. Il est à remarquer ici, que pour la vraie préhistorique qui semble contemporaine du précrétois du plus ancien palais de Knossos, M. Doerpfeld propose les dates de 2.500 à 2.000 (Troja und Ilion) tandis que le précrétois préhistorique se terminerait vers 3.000.

<sup>1</sup> FURTWENGLER et LOESCHKE. *Mykenische Vasen*, 1886. — SALOMON REINACH. *Apollo. Histoire générale des arts plastiques*, 1904.

## VIII

Après cette longue période crétoise : c'est le *mycénien* qui lui succède, sans grande transition apparente en Crète. On le place de 1500 à 1000, comprenant les temps homériques. C'est l'ère du végétal stylisé qui s'épanouit, tout en restant très réaliste, ayant comme une sorte d'aversion pour la ligne droite<sup>1</sup>.

Plus de vases polychromes, mais des figures noires sur fond clair avec ce beau lustre brillant, qui désormais persistera pendant toute la période hellénique. Quoique le secret pour obtenir ce beau noir soit encore à retrouver, l'analyse a indiqué que sa base était un oxyde de fer avec trace de manganèse.

La forme est maintenant élancée, très heureuse. Si le type cornet a fait son temps, on trouve des coupes montées sur des pieds déliés fort élégants, des tasses, des urnes avec anses délicates qui sont bien ici la copie d'œuvres métalliques.

Son fossile-directeur c'est le *vase à étrier*, généralement de petite dimension, 8 à 10 centimètres, ainsi nommé à cause de la double anse qui le surmonte. C'est l'ancêtre de l'œnochoé classique qui naît puis disparaît avec le mycénien.

L'époque mycénienne de 1500 à 1000 comporte deux subdivisions : le *mycénien crétois* ou insulaire et le *mycénien continental* ou de l'Argolide.

On y a été amené par les fouilles de Knossos. En effet, on a remarqué que sur le continent, certains motifs décoratifs y avaient perdu le sens qu'ils avaient à leur origine. Ainsi la double hache, la bipenne votive des crétois, sur le continent a été stylisée d'une telle manière qu'on ne la reconnaît qu'avec hésitation. Puis, d'autres considérations étaient encore à faire valoir.

En Crète, le Mycénien est comme une décadence du Minoen, quoique la technique du dessin y soit supérieure. Les algues, les poulpes, les poissons, les oiseaux aquatiques qui décorent les vases y ont comme un grouillant de la vie. Mais là s'arrête l'effort pour atteindre plus haut. Le *Mycénien crétois* s'arrête alors, vers le XII<sup>e</sup> siècle.

Transporté sur le continent, à Argos, à Tirynthe, à Mycènes<sup>1</sup>, ce premier mycénien insulaire y prend comme un nouvel essor dans ce milieu nouveau et va s'élever en reproduisant l'animal, puis enfin, la personnalité humaine. C'est bien une succursale de l'art crétois qui a été arrêté, dans son élan, par quelques faits historiques.

Mais ce qui surprend dans ce mycénien continental : c'est de voir la sculpture de ses bas-reliefs, des stèles de ses tombeaux si peu avancée,

<sup>1</sup> A Mycènes, on a retrouvé des plaques de terre émaillée avec cartouche d'Amé-nophis III, roi appartenant à la fin de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, donc de vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, date toujours très concordante.

comparativement à l'art de ses œuvres en métal, tels que ses poignards damasquinés, sa vaisselle d'or si abondante à Mycènes et ces goblets si curieux de Vaphio. Il semble qu'il y a là, comme deux éléments distincts et que l'industrie céramique a plutôt dû s'inspirer de cet art supérieur.

Ce qui est à remarquer, au point de vue anthropologie, dans cet art crétois et au mycénien : c'est cette manière de représenter le corps humain. La cambrure exagérée de la poitrine, ces membres élancés, cette taille svelte et trapézoïdale présentent un type très différent de celui que nous connaissons pour l'époque hellénique. Il nous a fait plusieurs fois songer à ce type basque si bien décrit et étudié par notre savant collègue M. le Dr Collignon<sup>1</sup>.

Le costume du mycénien est fort différent de celui des Grecs. Le torse est nu, les reins et le haut des cuisses sont seulement entourés d'une étoffe. La chaussure pointue monte jusqu'à mi-jambe : elle rappelle celle des Hittites de l'Asie-Mineure et aussi celle des Etrusques (le tombeau Lydiens). La chevelure longue est rejetée sur le dos. La barbe est toujours rasée. Cependant aux masques d'or de Mycènes<sup>2</sup> la barbe et les moustaches sont bien indiquées. Mais ces tombes sont de l'époque plus récente que certainement les goblets de Vaphio<sup>3</sup> qui semblent plutôt au type crétois si bien caractérisé au vase de Phaestos<sup>4</sup>.

C'est en comparant ces diverses œuvres d'un art réaliste si avancé, que l'on voit qu'à la fin du mycénien, du continental, le type devient plus trapu et s'éloigne de celui si élancé de l'époque crétoise.

Pour les femmes : elles portent une jupe à volants qui retombe en cloche, une partie du corps est comme dans un corset laissant les seins nus. Les cheveux sont abondants, ébouriffés, retenus par des rubans flottants<sup>5</sup>.

## IX

A partir du mycénien qui prend fin vers l'an 1.000, à part les modifications subies après les fouilles de l'acropole d'Athènes, la chronologie céramique est restée ce qu'elle était depuis une dizaine d'années.

Sous l'influence doriennne nous voyons renaître le style géométrique avec son caractère particulier. Avec le *type du Dipylon* qui commence un peu avant la fin du mycénien, vers le XII<sup>e</sup> siècle, d'abord ce sont des vases à dessins couvrant presque toute la surface et exclusivement rectilignes.

<sup>1</sup> Dr RENÉ COLLIGNON. *Indices céphaliques des populations françaises.*

<sup>2</sup> H. SCHLIEMANN. — *Mycènes* 1879.

<sup>3</sup> TSOUNDAS. — *Les vases de Vaphio.* Eph. 1889.

<sup>4</sup> *Monumenti antichi*, et voir dans la *Revue Archéologique* Tome I. 1904, le résumé des fouilles italiennes dans un article de M. R. WEILL, *le vase de Phaestos* (F. HALB-HERR, ORSI, RAVIGNONI etc.)

<sup>5</sup> A. EVANS — *op. laud.* — La statuette de bronze du musée de Berlin dite *la pleureuse*.

Puis ce sont de grands vases colossaux avec des scènes navales, funéraires où, jusqu'aux personnages très nombreux, tout y est stylisé.

De 750 à 600, c'est le type archaïque de *Rhodes*, de *Corinthe* avec ses figures noires opaques d'animaux stylisés, disposés en zone sur fond jaune. Il y a des rehauts blancs, violets, et surtout au Corinthien, des incisés pour donner le trait de force au dessin.

Au VII<sup>e</sup> siècle c'est l'école attique qui prend définitivement position avec ses vases à *figures noires sur fond rouge* obtenues sur un engobe masquant l'argile.

A la fin du VI<sup>e</sup> siècle la technique se retourne : ce sont des *figures rouges sur fond noir*. La pointe pour les incisés est délaissée pour le pinceau avec lequel les traits les plus déliés sont obtenus, comme sur les lécythes attiques à fond blanc, où des scènes funéraires sont rehaussées par toute une gamme polychrome.

Puis, après les guerres du Péloponèse, au IV<sup>e</sup> siècle, l'industrie des vases peints se transporte dans l'Italie méridionale et la décadence commence. Enfin, cet art si remarquable au III<sup>e</sup> siècle prend fin, quand les *vases à reliefs* les remplacent.

Mais ces vases à reliefs du III<sup>e</sup> siècle avaient déjà une origine plus ancienne : car nous les voyons très florissants au VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles en Etrurie où, au moyen de cylindres et d'empreintes, l'estampage était œuvre courante. Ces *vases étrusques* à surface noire et lustrée n'étaient eux-mêmes que les succédanés d'un type bien plus ancien, le *bucchero nero*, ces fumigés italiotes que l'on admettait du IX<sup>e</sup> siècle au moins. Par les découvertes de Crète nous connaissons maintenant une autre origine que l'Etrurie. Elle est en effet bien plus lointaine, puisque ces fumigés sont très antérieurs au précrétois de 3.000 et se rencontrent dans la partie haute de la couche néolithique.

. . .

Bien que toute cette chronologie céramique de l'ancien monde classique ne soit ici, que seulement amorcée à grands traits et qu'elle demanderait un tout autre développement, on peut cependant avoir un aperçu des avantages que nous pouvons en retenir. Beaucoup de rapprochements sont désormais à tenter avec notre céramique occidentale qui, quoique bien plus modeste, maintenant peut nous donner de sérieux résultats. Autrefois, on délaissait trop cette poterie, elle aussi cependant possède sa valeur.

## X

La plupart d'entre nous se rappellent les fouilles si remarquables, faites en Susiane par M. Jacques de Morgan, ainsi que la visite que nous fîmes

en 1902 de sa superbe collection <sup>1</sup>. Il voulut bien, avec une bonne grâce dont nous lui savons gré, nous faciliter l'étude de plusieurs poteries très anciennes, en nous les mettant en main.

Nous fûmes assez surpris, en remarquant que certains fragments avaient une telle dureté, qu'à peine étaient-ils rayables à la pointe d'acier. Cette résistance était d'autant plus étonnante, que pour obtenir de tels produits, comparables à de la pâte de verre, surtout quand les matières employées sont peu vitrifiables, il avait été nécessaire de les exposer dans un foyer calorique très intense et certainement supérieur à celui qu'exige la porcelaine.

Comme une aussi haute température ne peut être atteinte qu'avec notre outillage moderne, il y avait donc lieu d'être assez intrigué pour savoir comment, à une époque si reculée, on s'y était pris pour y arriver.

Depuis ces observations, la lecture de différents textes anciens nous a fait songer à une explication assez plausible, que nous pouvons maintenant vous proposer.

On sait que c'est dans cette partie de l'Asie, située entre la Mer Caspienne et le Golfe Persique qui comprenait autrefois l'Assyrie, la Médie, la Susiane et la Perse, que de tout temps il a existé de ces feux naturels provenant de l'inflammation de liquides ou de gaz souterrains à la surface du sol. Pline, à propos du monde et de ses éléments, nous a laissé des relations fort curieuses de ce que l'on connaissait de son temps sur ces foyers étranges <sup>2</sup>.

Il cite sur la côte de Lycie, près de Phasélis, une montagne, la Chimère, qui jetait des flammes. Puis les monts Héphéstiens qui prenaient feu à l'approche d'une torche enflammée, tellement qu'en brûlaient les pierres des ruisseaux et le sable dans les eaux elles-mêmes : *txeda flammante tacti, flagrant adeo, ut lapides quoque rivorum et arenæ in ipsis aquis ardeant.*

Si quelqu'un allumant un bâton à cette flamme liquide, en traçait des sillons sur la terre, on voyait comme un ruisseau de feu qui en suivait les traces. En Bactriane, un mont Cophante brûle la nuit : il en était de même en Médie et dans la partie de la Perse qui y confine <sup>3</sup>.

Voici un autre passage qui concerne tout particulièrement les fouilles en Susiane : A Suse, vers la *Tour blanche*, le feu sort de quinze foyers ; le plus grand flambe même pendant le jour : *Susis quidem ad turrim albam è quindecim caminis ; maximo eorum, et interdium* <sup>4</sup>. Quelle était cette *tour blanche* ? Sans doute le reste d'un monument de l'Acropole ou de l'Apadana.

Ces feux naturels étaient parfois considérables, puisque plus loin Pline nous dit encore : Dans les environs de Babylone, des flammes sortaient

<sup>1</sup> J. DE MORGAN. — *Mission scientifique en Perse* (1889-1891). Vol. IV. *Archéologie* in-4°, nombreuses planches et figures. Paris, 1902.

<sup>2</sup> PLINE. — Nat. His. Liv. II *De mundo et elementis et sideribus*; ch. 106 *De semper ardentibus locis.*

<sup>3</sup> PLINE. — *Op. cit., passim.*

<sup>4</sup> PLINE. — *Op. cit., passim.*

aussi d'une piscine de la grandeur d'un arpent: *Campus Babylonix flagat quâdam veluti piscinâ, jugeri magnitudine*<sup>1</sup>. Le *jugurum* pouvait avoir 3 à 4 hectares carrés.

Nous savions déjà que chez les Perses, comme aussi chez les Parthes, on se servait de l'huile de naphte pour s'éclairer et se chauffer. Les exploitations actuelles de pétrole dans le Caucase et près de la Mer Caspienne en sont, sans doute, un vivant témoignage.

Ces phénomènes terrifiants dûrent impressionner d'une façon profonde ces peuples primitifs qui ne savaient se les expliquer, qu'en y voyant une manifestation divine. C'est là, que se trouve l'origine de ce culte du feu, si répandu autrefois dans tout l'Orient bien avant le Mazdéisme, bien avant les Sectateurs de Zoroastre.

Ce culte du feu, qui a été pratiqué aux époques les plus reculées de l'humanité, avant d'être advenu une religion aussi compliquée et aussi philosophique que celles des Parsis, des Mages et des doctrines védiques; qu'avant que le feu ne soit considéré comme étant l'élément primordial de la vie et qu'en l'adorant, c'est adorer le véritable ancêtre du genre humain; qu'avant que le feu ne soit le symbole vivant d'un seul Dieu lumineux, base du bien et du mal, ce culte du feu a dû, à son origine, avoir une forme beaucoup plus simple.

Nous possédons un témoignage que cette origine est bien antérieure à toutes ces civilisations: car, dans la plupart de leurs religions pourtant si différentes, où la multiplicité des Dieux ne peut se compter, toujours on y retrouve comme une part à ce premier culte du feu.

Chez les Mèdes, comme chez les Perses; dans l'Inde où le feu était d'origine céleste et *agni* le feu terrestre; chez les Phéniciens, comme dans les cultes chaldéens qui reposaient sur l'adoration des forces naturelles, la divination des astres et du feu se confondant avec l'éclair et le soleil, il en est de même.

Enfin, jusque chez les Hébreux où nous retrouvons le feu purificateur dans le sacrifice d'Abraham; puis au temple de Jérusalem, édifié suivant les instructions de Moïse, où l'on distinguait: le *saint des saints* où Jéhovah rendait ses oracles, le *sanctuaire* pour les objets sacrés et le *Parvis* où se faisaient les sacrifices et où était entretenu le feu sacré.

Partout, dans toutes les religions des peuples indo-européens, on retrouve un usage symbolique du feu dans les cérémonies du culte, en même temps que les libations, les sacrifices, les offrandes pour implorer la Divinité ou conjurer sa clémence.

Ce sont ces considérations qui précèdent où, comme nous l'avons vu à Suse, près de la Tour blanche, *ad turrim albam*, quinze de ces foyers naturels flambaient, *semper ardentibus*, qui nous ont fait songer que là, il y avait eu quelques cérémonies de ce culte du feu où des offrandes avaient été déposées; que ces poteries, dont la dureté nous avait surpris, pou-

<sup>1</sup> PLINE. — *Op. cit.*, liv. II; ch. 106.

vaient être quelques restes de ces *ex-voto* ; ou bien, si l'on récuse une intention religieuse, les reliques d'une utilisation qui nous est ignorée de ces foyers naturels, autrement intenses que ceux que l'on pourrait obtenir artificiellement.

## XI

Nous nous appuyons encore ici sur l'autorité de Pline, qui nous apprend, à propos d'une céramique tout à fait particulière, ou peut-être bien une pâte de verre, produit sur lequel nous tenons à faire les plus grandes réserves : que les *vases (ou pierres) murrhins* viennent de l'Orient : *Oriens myrrhina mittit*. Puis plus loin il dit encore : on pense que c'est une sécrétion solidifiée sous terre par la chaleur : *humorem putant sub terrâ calore densari*<sup>1</sup>.

Quoique Pline ici place les vases murrhins dans les pierres précieuses naturelles, il est acquis par les relations de plusieurs auteurs du 1<sup>er</sup> siècle, que ces vases, comme ailleurs Pline le dit lui-même, étaient bien une production industrielle. A cette époque, sous l'empereur Néron, il en existait des collections : plusieurs de ces vases furent même estimés des prix considérables.

Nous ne pouvons du reste insister sur cette question des vases murrhins, mais retenir ici, qu'en Orient ils étaient obtenus, la matière au moins, par la chaleur terrestre, *sub terrâ calore*.

Ces poteries de Susiane, en plus de leur dureté, se distinguent encore par leurs ornements. Sur la terre grisâtre il y a des dessins linéaires, des chevrons formés par des bandes alternant qui sont séparées par des incisions assez profondes. Ces bandes, les unes sont piquetées, les autres lisses avec tracés très visibles de couleur rouge. Certains fragments ont aussi de petits annelets incisés ; d'autres ont en même temps des tiges de plantes et l'un d'eux la silhouette incisée d'un animal cornu. Or cette poterie a été recueillie dans la couche à silex taillés, à obsidienne et à cachets ronds. Au dessus, la poterie est bien plus grossière : c'est après que l'on rencontre les tablettes archaïques avec écriture indéchiffrée que M. de Morgan estime antérieures à 4.000<sup>2</sup>.

D'après la coupe qu'a bien voulu nous donner M. de Morgan, c'est dans les 3 mètres du haut de la couche préhistorique, ayant elle-même 10 mètres d'épaisseur, que cette poterie se rencontre. Dessus, la poterie plus grossière, puis la couche élamite de 6 mètres et, avec la poterie émaillée,

<sup>1</sup> PLINE. — *Nat. Hist.*, liv. XXXVII. *Continetur origo gemmarum* ; ch. II. *De gemmis et de naturâ myrrhinorum*.

<sup>2</sup> J. DE MORGAN. — *Histoire de l'Elam d'après les matériaux fournis par les fouilles à Suse de 1897 à 1902*. Paris, 1902, page 33. *La délégation en Perse du Ministère de l'Instruction Publique*, Paris, 1902, page 3.

ED. FOURDRIGNIER. — *Les fouilles de Suse et le Préhistorique*. Paris, 1902.

4 à 5 mètres pour la période sassanide et achéménique; puis enfin, la surface moderne avec industrie arabe.

Si l'on veut bien se reporter maintenant aux fouilles de Crète, à Knossos, on peut y remarquer, qu'au précrétois qui succéda aussi à la couche néolithique, c'est d'abord une céramique polychrome qui domine : elle disparaît au Minoen, pour rester monochrome. Sans doute qu'à la période crétoise, on explique cette disparition par le peu de résistance de cette polychromie qui, n'étant pas bien fixée au feu, ne résistait pas à l'eau chaude. Mais, quoiqu'il en soit d'envisager le fait par un côté pratique, il n'en reste pas moins qu'en Anzan, en Susiane comme dans la Crète préhistorique, la céramique polychrome, qui paraît pourtant plus compliquée, a précédé la céramique monochrome.

Sans préjuger outre mesure, il y aurait peut-être lieu à ne pas se prononcer, avant d'être certain que les couleurs que nous ne retrouvons plus étaient peu durables et qu'alors, par suite d'un défaut industriel, en conclure que la polychromie avait été abandonnée. Car en effet, à l'époque hellénique, où la technique était pourtant arrivée à son apogée, nous trouvons parfois des vases peints sur lesquels on voit des personnages jetés dans le champ, avec des attitudes assises, ou s'appuyant sur un quelque chose qui autrefois était peint, indiqué, dont maintenant il ne reste aucune trace appréciable.

*Erreur.  
En vase.  
C'est tout  
B. et c. etc.  
700 p. etc.  
vase etc.*

Pour ces grands événements qui ont eu lieu, aussi bien en Orient qu'en Occident et se sont passés avant la guerre de Troie, avant l'invasion doriennne, on leur a attribué, d'une manière un peu trop absolue, des causes qui souvent ont été bien indépendantes des intentions humaines.

Sans doute, s'il y a à tenir compte pour ces déplacements de peuples, de l'accroissement de la population, du désir de conquêtes de quelques belliqueux monarques, il y a eu aussi d'autres faits graves et très importants qui les ont forcés à abandonner parfois, contre leur gré, les régions qu'ils occupaient. De grands cataclysmes géologiques se sont produits depuis l'époque quaternaire, des bouleversements considérables ont modifié des contrées entières, semant partout les ruines, rendant inhabitables les pays naguère les plus fertiles.

Tout récemment encore, nous avons vu un de ces tristes et lamentables exemples dans ce désastre de la Martinique. L'ensevelissement des villes d'Herculanum et de Pompéi ne sont que des épisodes de ces grands drames du globe terrestre, dont la liste, donnée par les historiens, est déjà si longue. Combien s'en est-il passé d'autres depuis l'aurore de l'humanité, à jamais oubliés dans la nuit des temps. A peine quelques nébuleuses légendes restent-elles, pour cependant des événements qui pourraient tant nous instruire.

C'est surtout en Orient que des bouleversements considérables ont été

produits par les tremblements de terre qui durèrent jusqu'à plusieurs mois : comme celui du v<sup>e</sup> siècle de notre ère à Constantinople précédé de ceux du III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècle où, surtout sur la côte d'Asie-Mineure, les villes s'effondraient. Sous Gallien, en Lybie, la mer balaye toute la côte; sous Dioclétien, Tyr, Sidon, la côte de Syrie ne forment plus qu'une ruine; puis à Antioche, à Ephèse, à Nicée en Bithynie, la mer se retire et la ville se trouve dans une campagne voisine. Des nations entières disparaissent. En 742, en Egypte et en Orient, six cents villes sont détruites en une seule nuit. Voilà déjà, pris au hasard, des désastres historiques<sup>1</sup> qui expliquent, bien autrement que par la main de l'homme, la destruction de tant de cités populeuses dont le nom est déjà même oublié.

Nous connaissons par les récits bibliques cet effondrement des villes de Sodome et Gomorrhe que recouvre maintenant la Mer Morte. Abraham avait visité ces cités qui disparurent de son temps. Dans cette légende, on retrouve le récit d'un grave événement volcanique, qui ne paraît pas seulement avoir été ressenti en Palestine, mais dans tout le monde entier.

Quand ce patriarche quittait les environs d'Hour et d'Agané de Chaldée pour aller sur les rives du Jourdain, il était lui-même entraîné dans ce grand remous de peuples venant de l'Est de l'Asie qui se jetèrent par l'isthme de Suez en Egypte, et, pendant près de cinq siècles, y fondèrent, sous le nom d'Hyksos, les XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> dynasties. On admet cette invasion comme ayant eu lieu vers le XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

C'est encore sensiblement vers cette époque, que par des études faites à l'île Santorin au point de vue géologique, on a été amené à dater un désastre volcanique qui a fait disparaître une grande partie de cette île et où, à Théra, sous une couche de lave, on a retrouvé de nombreux vestiges de premiers occupants tout à fait ignorés de l'histoire<sup>1</sup>.

Tous ces grands événements qui se sont déroulés vers le XIII<sup>e</sup> siècle, comme encore l'invasion élamite en Chaldée que dirigeait le roi Kudur-Nakhunta, tous ces faits importants ont de grandes relations. Car ces guerres ne furent provoquées que par des déplacements de peuples obligés de fuir à la suite des révolutions volcaniques qui avaient ravagé les pays qu'ils occupaient.

C'est de là, et même déjà à la suite d'autres faits semblables et fort antérieurs<sup>1</sup>, que cette grande diffusion des races s'est accentuée après les temps néolithiques. C'est ce que nous a fait connaître les découvertes de l'égyptologue Mariette à Saqqarah, où des inscriptions, datant du Pharaon

<sup>1</sup> Voir les auteurs anciens : PLIN, TACITE, STRABON, EUSÈBE.

<sup>1</sup> FOUQUÉ. — *Santorin et ses éruptions*,

<sup>1</sup> Souvenons-nous encore ici de cette tradition d'un déluge universel que l'on retrouve un peu partout chez tous les peuples; c'est certainement la suite d'un grand cataclysme qui a dû influencer gravement pour les migrations. La disparition de cette terre des Atlantes, les colonnes d'Hercule et tant d'autres que l'on pourrait citer.

Papi I<sup>er</sup> de la VI<sup>e</sup> dynastie, d'environ 3.700, relatent une première tentative d'invasion en Egypte par des populations nomades.

Maintenant, quoique l'existence de Zoroastre soit assez contestée, en admettant suivant les indications du grammairien Suidas, qu'il ait fondé sa doctrine au xvii<sup>e</sup> siècle : c'est en rassemblant et codifiant bien d'autres éléments antérieurs, relatifs au culte du feu alors très répandu. Une religion, et surtout quand il s'agit de celles de l'antiquité, ne s'établit pas seulement par le fait d'un homme, mais bien comme déduction et à la suite de tout un ensemble de dogmes consacrés par les siècles.

Ces synchronismes pour l'Orient sont aussi en concordance avec ceux de nos contrées d'Europe : le précrétois d'avant le roi Minos de 3000 à 2000, puis notre époque du bronze, qui s'arrête vers 800, après l'époque homérique, quand l'usage du fer est définitivement répandu.

C'est ce que nous indique déjà cette céramique polychrome déjà avancée que l'on retrouve dans les couches préhistoriques de Susiane, de Crète et des îles de l'Archipel. Comme nous la voyons suivie par celle d'une couche superposée, où alors la poterie devient plus grossière : la fin du néolithique paraît donc marquée par un arrêt assez net dans son élan industrie pour retomber dans la barbarie.

Si les données historiques nous font défaut, c'est bien la céramique qui nous renseigne.

## XII

Maintenant, voici un autre fait qui, selon nous, mérite encore une certaine attention. Il s'agit d'une terre particulière avec laquelle des poteries assez résistantes peuvent se fabriquer sans le secours du feu.

Il y a déjà quelque temps, en faisant des recherches dans un milieu dolmenique situé près de Carnac, dans le Morbihan, on découvrit un dépôt assez considérable d'une terre noire, à aspect brillant, qui ne laissa aucun doute pour avoir été fait dans un but intentionnel.

Cette découverte est d'autant plus heureuse qu'elle est due à notre distingué collègue, M. G. d'Ault du Mesnil et qu'il ne peut y avoir aucun doute sur son authenticité. Ce dépôt était tout proche d'une habitation peut-être bien de l'âge du fer. Il pensa de suite que cette terre spéciale avait été préparée pour faire de la poterie : c'est pourquoi il en préleva plusieurs échantillons afin de faire une analyse.

A cet effet, il en a été remis une certaine quantité à l'École des Mines où l'étude s'y poursuit. M. d'Ault du Mesnil voulut bien également m'en confier quelques fragments afin d'en apprécier la plasticité. En même temps, il me remit aussi des débris de vases recueillis non loin de ce dépôt, restes de poterie paraissant avoir été obtenue avec cette terre spéciale.

Au premier aspect on reconnaît que cette terre et la poterie ancienne sont identiques : même couleur noire lustrée, petites parcelles brillantes de mica broyé, disséminées dans la masse.

Comme manipulations, nous avons d'abord essayé un malaxage après avoir laissé détrempier dans l'eau. Nous n'avons obtenu qu'une matière poisseuse que nous n'avons pu utiliser ni par le modelage, ni par l'estampage.

Nous avons alors broyé au mortier. Notre pulvérisé avait pris l'apparence de la cendre de bois. Battu à la spatule, en y ajoutant très peu d'eau ordinaire, nous avons pu avoir alors une matière assez agglutinée, mais trop pâteuse pour un modelage au doigt ou à l'ébauchoir. Repoussé dans un moule en plâtre, après quelques heures pour l'absorption de l'humidité, très facilement notre relief est sorti du creux.

Déjà, comme on peut s'en rendre compte par les différentes pièces d'essai que nous mettons sous les yeux, l'aspect noir et brillant est le même que pour la poterie ancienne : on reconnaît encore le mica. Mais comme nous avons broyé plus finement, les petites parcelles brillantes sont moins apparentes.

Pour la résistance elle est telle, que la surface se raye difficilement à l'ongle ou à la pointe de bois. Il faut un certain effort pour rompre un morceau. La tranche de la cassure a le même aspect que celui des fragments des poteries anciennes du gisement.

Nous avons alors employé une méthode usitée en Irlande qui consiste à se servir du lait pour humecter la terre. On dit même que c'est un genre de fabrication très ancien. Notre produit a déjà été supérieur car : si l'aspect est encore le même, mais au toucher un peu poisseux, la résistance, est telle qu'un essai jeté plusieurs fois d'une certaine hauteur ne s'est pas brisé.

D'autre part, nous nous sommes souvenu de la solidité des briques crues des anciens Egyptiens et aussi de celle des tablettes à inscription de la Chaldée et de l'Anzan que l'on agglutinait en mélangeant à l'argile de la paille de blé ou de graminées<sup>1</sup>; puis aussi, de cette manière sans doute très ancienne pour faire des murs en pisé. Nous inspirant de ces méthodes nous avons fait une décoction de paille de blé et nous nous en sommes servi pour malaxer notre terre broyée.

Le résultat a été tout à fait supérieur, comme on peut en juger par nos produits. L'homogénéité est parfaite. Le retrait de la terre, assez marqué avec l'emploi de l'eau pure, devient presque nul. Puis, avantage à ne pas méconnaître, c'est que la terre se dessèche et durcit sans la moindre craquelure, ce que nous n'avions pas toujours pu éviter avec le premier moyen. Quant à la solidité elle est très belle, sous un choc la terre sonne : ce qui indique bien que la pièce entière forme une masse compacte<sup>2</sup>.

Alors, nous avons pris des fragments de poteries anciennes, de celles

<sup>1</sup> Il est aussi question dans la Genèse de briques avec de la paille, fabriquées par les Hébreux quand ils étaient en Egypte, donc au moins du temps de Moïse, vers environ le xvii<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

<sup>2</sup> On peut encore ajouter, qu'au lieu d'une décoction de paille de blé, une solution à 2 ou 3 0/0 de tanin donne le même résultat.

considérées comme dolméniques. Nous avons encore broyé au mortier et fait subir les mêmes manipulations. Les produits obtenus sont à confondre les uns avec les autres.

Déjà ces premiers résultats étaient pour nous très significatifs, nous avons alors passé à l'emploi du feu.

Seulement dégourdie sur un fourneau à charbon de bois, ou même au foyer d'une cheminée, cette terre ne se brise plus que difficilement, même en étant jetée à terre. L'aspect noir particulier n'est pas modifié.

Nous avons alors porté une de nos épreuves dans un four spécial et là, nous avons cherché à lui donner ce que l'on appelle un *coup de feu*. Un des côtés a subi le rouge cerise, tandis que les autres parties restaient à la température couleur sombre.

Le résultat, comme on peut le voir, est assez curieux. Le coup de feu a fait passer la partie surchauffée à la couleur rouge brique et, toute cette pièce possède un beau lustre, presque une glaçure vitreuse.

Il s'agissait aussi de savoir ce que devenaient ces produits à l'humidité. A cet effet nous en avons exposé, d'abord sous une pluie prolongée. Ceux qui avaient subi l'action du feu n'ont pas varié. Pour les autres, celui à décoction de paille a résisté le plus longtemps, mais tous se sont ramollis, délités et en persistant ils se sont effondrés, ne laissant plus qu'une boue noire. Noyés dans l'eau il en a été de même.

Cependant, si avant d'attendre une désagrégation complète, ces morceaux sont replacés dans un endroit sec, ils se raffermissent et reprennent consistance : mais le lustré de la surface érodée devient terne.

Comme on peut le remarquer par les échantillons que nous présentons, pour ceux d'entre nous qui ont recueilli sur le terrain, au moment des fouilles, des poteries anciennes, ils reconnaîtront bien vite un aspect identique à celui de certains débris, quand ils sortent d'un milieu humide. Car, dans beaucoup de découvertes, sur place on n'a aucun doute que l'on a là une preuve que c'est de la poterie, de la terre qui a été travaillée ; mais on n'y distingue plus de forme. Et, quand on veut toucher à ces morceaux, ils se réduisent en miettes.

Nous avons encore observé, que les essais obtenus avec la terre dolménique, quand ils ont subi l'humidité ne peuvent être confondus avec les vases provenant des sépultures marniennes.

Ces derniers, au sortir des fouilles ont un aspect tout différent. La terre travaillée, après un long séjour dans des milieux humides s'est beaucoup ramollie, elle est comme du *chocolat mouillé*, pour se servir d'une comparaison qui indique bien leur consistance. Mais pour ces poteries, la forme s'y est maintenue, même quand les vases sont déjà fragmentés. Il suffit de les retirer avec soin, de les placer à l'ombre, afin de leur faire perdre leur eau lentement, sans transition brusque. Bientôt, en quelques heures à peine, ils redeviennent solides.

Mais pour les autres, du moins avec la terre spéciale qui nous a servi, tout ce qui en reste après avoir été mouillés, puis séchés à nouveau, ce

sont des fragments extrêmement friables que l'on ne peut arriver à restaurer.

D'après ces essais et les résultats obtenus, nous admettons, qu'en employant une terre de ce genre, la fabrication de poterie sans le secours du feu, n'est pas plus difficile que de se servir du plâtre.

Ces vases pouvaient fort bien être utilisés pour conserver des graines et des matières sèches. Enduits de graisse ou de cire ils pouvaient, à la rigueur, contenir des liquides. Avec une cuisson légère, alors ils devenaient très résistants. Mais placés dans un milieu défavorable, à l'humidité prolongée, bientôt leur désagrégation devient complète, sans même parfois laisser de trace : car la matière boueuse qui en reste peut facilement être confondue avec la terre où ils avaient été déposés.

Nous pensons que désormais il y aurait lieu de faire certaines réserves, quand dans des fouilles, on ne rencontre pas de poterie. Si l'on ne conteste plus cette industrie au néolithique, nous savons encore par des découvertes faites en Belgique, dans des conditions exceptionnelles pour la conservation, que des poteries ont aussi été recueillies dans un milieu positivement paléolithique. Des faits de ce genre ne peuvent être isolés et n'appartenir seulement qu'à une région.

Il serait peut être excessif, quand dans une exploration on n'a pas retrouvé de poteries, d'affirmer qu'il n'y en a jamais eues. Car, si on n'en a pas reconnu de traces, c'est qu'elles ont pu fort bien disparaître.

### XIII

Les vases sont des documents sûrs et les plus nombreux, car leur fabrication est la plus répandue et la plus ancienne des industries humaines<sup>1</sup>.

L'homme primitif ne copiait pas seulement ce qu'il voyait : C'est de son cerveau qu'il tirait ses ornements, suivant là une loi d'unité dans l'œuvre humaine, qui fait qu'à leurs débuts, c'est par les mêmes phases que toutes les populations ont passé.

Si l'art est bien un langage, par contre les moyens graphiques sont limités. Il faut retenir encore, que le passé a une constante solidarité avec le présent. Quand dans les vases grecs et crétois, nous reconnaissons des documents d'art et d'histoire, dont les peintures éclairent l'obscurité des textes et la vie réelle des anciens ; dans les poteries plus primitives et plus grossières en dehors du monde classique, il n'en réside pas moins un vif intérêt pour nous renseigner sur une fabrication, une technique, des formes, des détails qui, eux aussi, sont inhérents aux cultures civilisatrices qui les ont produites.

Les poteries sont comme le reflet de toutes les autres industries ; de simples fragments peuvent dire à quelle époque ils se rapportent. En archéologie, la céramique est un guide indispensable : car le moindre tesson appartient à l'Histoire de l'Humanité.

<sup>1</sup> EDMOND POTTIER. — *Catalogue des vases antiques de terre cuite du Musée National du Louvre*. Paris, 1893, t. I, p. 13.

